

après, il ne restait plus que cinq de nos compagnons qui conservassent encore des traces du terrible mal.

Mais une autre souffrance physique nous attendait à ce point de notre voyage. Les marins disent que *l'air de la mer creuse l'estomac* : eh ! bien, oui, l'air de la mer et notre quasi abstinence de huit jours venaient d'augmenter considérablement nos appétits ; mais il fallait cependant se contenter de la quantité d'aliments voulue par le règlement, aussi la plupart d'entre nous eurent-ils à souffrir affreusement, pendant tout le passage, de l'insuffisance de nourriture.

Jamais d'autres que nous, mes compagnons d'exil et moi, ne sauront comprendre tout ce que nous avons enduré. A l'heure qu'il est, quand j'y pense, c'est comme un rêve dans lequel j'aime à me sentir délivré de mes maux, où comme un cauchemar dont je cherche à me débarrasser, selon la disposition d'esprit dans laquelle je me trouve.

Il semblera au lecteur que notre situation était assez pénible pour ne pas inspirer autre chose, à un être humain, que de la pitié, que notre pénurie et notre misère étaient assez grandes pour ne pas suggérer l'idée d'y ajouter encore, qu'il ne dut venir